

Laurence Kiefé

Traducteurs en herbe

À force de nous démener pour être reconnus, nous les traducteurs, devenons de moins en moins transparents. Nous en voulons pour preuve les nombreuses sollicitations que nous recevons les uns et les autres tant de la part des milieux scolaire et universitaire (DESS) que professionnel (salons du livre et autres manifestations).

J'ai été amenée à tenter une expérience intéressante au Lycée Flaubert de Rouen avec une classe de seconde (européenne anglais), dans le cadre d'un travail interdisciplinaire. Pour les enseignants, il s'agissait, au départ, d'ouvrir les élèves sur la réalité du monde du livre et de l'édition. Mais le projet a vite pris une direction plus précise, davantage axée sur la langue et particulièrement la traduction.

Nous avons défini à trois (l'enseignante d'anglais, celle de français et moi-même) un certain nombre d'objectifs : il s'agissait de faire lire, de faire écrire et de faire traduire les élèves. Nous avons choisi pour cette expérience des fables d'Esopé réécrites par Toni Morrison, mises en BD par Pascal Lemaître et traduites par moi-même pour les Éditions Casterman.

C'était un choix intéressant parce qu'il permettait au professeur de français de faire étudier les différentes formes et versions de ces fables, au fil des siècles. Les élèves sont donc arrivés à la traduction dûment renseignés sur tout ce qui avait précédé ce texte, historiquement parlant. Ce qui m'a aidé à leur faire comprendre l'importance du contexte historique, sociologique, linguistique... dans l'élaboration d'une traduction.

La mise en œuvre s'est déroulée de la façon suivante :

- En cours de français, les élèves ont étudié un conte traditionnel (« Le petit Chaperon rouge ») à travers les versions « fixées » (Perrault et Grimm). Ils ont réécrit ce conte et leurs 33 nouvelles versions ont été publiées au niveau du lycée (grâce à une subvention).

Ils ont ensuite étudié une fable d'Esopé, « Le lion et la souris », puis sa réécriture par La Fontaine.

Ils ont effectué un travail identique sur « La cigale et la fourmi » : Esopé, La Fontaine, une version d'Andrée Chédid et après ma première visite, celle de Toni Morrison en v.f.

- En cours d'anglais, ils ont lu et expliqué la fable « Who's got game? The Lion or the Mouse? » de Toni Morrison. Puis ils ont fait un travail de traduction par groupes (sans voir la traduction publiée).

- Au centre de documentation du lycée, les élèves ont effectué parallèlement un travail de recherche sur les auteurs étudiés : Esopé, La Fontaine, Perrault, Toni Morrison, ainsi que sur le genre de la fable et les métiers du livre et de l'édition.

- Mes interventions :

Je suis venue à deux reprises. La première fois, j'avais lu attentivement leurs traductions de « The lion or the Mouse? » faites en cours d'anglais et je les ai abondamment commentées, afin de leur expliquer la différence entre une version et une traduction. En l'occurrence, la matière était particulièrement riche puisque les contraintes liées à cet album obligent le traducteur à des exercices de dextérité qui ont souvent amusé les élèves. En effet, non seulement il s'agit d'une bande dessinée (donc, contrainte de calibrage) mais en plus, Toni Morrison n'a pas hésité à faire des rimes et des phrases extrêmement rythmées !

Ensuite, nous avons fait ensemble, en atelier, la traduction d'une partie de « The Ant or the Grasshopper », (plus connue des élèves français sous le titre « La Cigale et la Fourmi » !), les enfants choisissant de travailler par groupes de deux ou trois.

Ils étaient donc actifs et c'est à travers l'expérience concrète de cette traduction qu'ils ont perçu que traduire, ce n'est pas seulement comprendre un texte, mais également le transmettre, en fonction de nombreux paramètres qui changent selon la nature du texte et le public visé. J'ai insisté sur le fait que la traduction était un travail d'écriture où il fallait acquérir une maîtrise de sa langue maternelle qui devenait ainsi un outil au service de la compréhension ; je leur ai également expliqué que le traducteur était l'auteur de sa traduction et qu'il s'agissait en outre d'un travail éminemment subjectif et forcément daté.

Les étapes de ce travail se sont imposées progressivement à nous. En effet, rien d'équivalent n'est prévu dans les programmes de l'Éducation Nationale. Peut-être parce que ce type d'intervention se trouve à l'articulation de l'enseignement du français et des langues et qu'il implique une collaboration étroite entre ces deux disciplines. Quoiqu'il en soit, nous avons eu le sentiment, avec ces enseignantes, d'ouvrir des horizons aux élèves en les amenant à comprendre le travail qu'il faut effectuer pour parvenir à transmettre ce qu'on perçoit d'un texte étranger.

Je suis revenue les voir, cette fois davantage pour répondre à leurs questions sur le métier de traducteur. Autre type d'expérience, tout aussi intéressante parce qu'elle montre à quel point les enfants sont avides d'apprendre des choses sur le monde du travail et à quel point ils en ignorent les règles...

Rendez-vous est pris pour l'année prochaine afin de renouveler cette expérience doublement enrichissante : à travers la traduction, à travers leur participation active au processus de traduction, les enfants ont pris conscience que leur langue maternelle est un outil infiniment perfectionné dont ils connaissent souvent, même sans le savoir, bien des subtilités.